

L'IRHT HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Rencontre amicale du 30 novembre 2017 au 40, avenue d'Éna, Paris 16^e

En cette année 2017, l'Institut de recherche et d'histoire des textes fête ses quatre-vingts ans. L'association des Amis de l'IRHT a recueilli à cette occasion près de deux cents témoignages en France et dans le monde, que lui ont adressés correspondants et lecteurs de tous horizons. Ils forment la matière d'un livre d'or où souvenirs émerveillés et vœux pour les années à venir composent un bouquet savoureux.

Nicole Bériou, présidente de l'association des Amis, a eu le plaisir d'offrir ce livre d'or le jeudi 30 novembre 2017 à François Bougard, directeur du laboratoire, au cours d'une après-midi de rencontre amicale qui s'est tenue au siège du laboratoire. Il y avait dans l'assistance au moins autant de personnes que l'IRHT compte d'années... tous nous avaient rejoints pour découvrir et recevoir en cadeau un livre auquel ils avaient contribué ou qui leur importait parce qu'il parle de leur histoire, et tous ont joyeusement fêté l'événement, qui prend place dans la suite des manifestations dédiées à cet anniversaire entre octobre 2017 et l'été 2018.

Pour toute information sur le livre d'or et le moyen de se le procurer, contacter l'association : [Les Amis de l'IRHT](#)

Cette rencontre amicale a aussi donné l'occasion d'esquisser, en présence de ce public nombreux et attentif, quelques traits d'une histoire déjà longue et à bien des égards singulière.

Programme des interventions [faites Control+clic pour aller directement à l'article]

Françoise VIELLIARD, <i>De l'entresol au grenier : la section romane de 1971 à 1989</i>	2
Geneviève CONTAMINE et Françoise PERELMAN, <i>La section latine d'hier</i>	5
Nicole BERIOU, <i>L'IRHT aujourd'hui : une exception française ?</i>	10
Patrick ANDRIST, <i>ParaTexBib et la section grecque : trois ans de collaboration stimulante autour de Pinakes</i>	14
INTERMEDE : Hanno WIJSMAN : Prof. HUR-LUBERLU, <i>Extrait du Larousse du XXIIIe siècle</i>	19
François BOUGARD, <i>L'IRHT demain</i>	23

Vous trouverez ici même le texte intégral des six interventions, dont un résumé a été donné préalablement, accessible sur irht.hypotheses.org/3299.

DE L'ENTRESOL AU GRENIER : LA SECTION ROMANE DE 1971 A 1989

Si j'ai placé ces quelques mots sur la section romane sous le signe d'une ascension entre l'entresol où elle était installée quand je suis arrivée en 1971 à côté de la section d'héraldique, et le 3^e étage qu'avait libéré en 1977 le déménagement de la section, mystérieuse pour nous, des « ressources affectées » du CNRS, cela n'induit évidemment pas dans mon esprit la volonté d'établir la section romane au-dessus des autres sections. La section romane est en effet la petite sœur de la section latine et elle a « bénéficié » du fait qu'Édith Brayer, reçue première de la promotion 1940 des archivistes paléographes et donc destinée à l'École française de Rome, n'a pu rejoindre l'Italie.

Dès novembre 1940, au moment où l'IRHT se réinstallait à Paris après quelques mois de repli à Laval, Jeanne Vielliard a confié à Édith Brayer la création d'une section consacrée « aux textes en langue d'oc et en langue d'oïl », création officialisée en janvier 1941 sous le vocable « section d'ancien français et d'ancien provençal ».

Deux remarques : le glissement terminologique de « section d'ancien français et d'ancien provençal » à « section romane » est à mettre en parallèle avec le même glissement qui s'est opéré dans l'intitulé de la chaire correspondante à l'École nationale des chartes sous le règne de Clovis Brunel, le maître d'Édith Brayer.

D'autre part, la guerre terminée, Édith Brayer partira en 1946 pour Rome, ce qui profitera grandement à la section romane : son travail d'inventaire trouve aujourd'hui son aboutissement dans le *Catalogue des manuscrits français et occitans de la Bibliothèque Vaticane*, en cours de réalisation par la section romane en partenariat avec la Biblioteca Apostolica Vaticana et l'École Française de Rome. Mais on se souviendra aussi que c'est à l'École française qu'Édith Brayer rencontra et se lia d'amitié avec Jean Glénisson (promotion 1946 des archivistes paléographes), qui l'appellera à ses côtés lorsqu'il prendra la direction de l'IRHT en 1964.

Le projet scientifique de la section romane a été dès le départ de produire un inventaire complet des textes littéraires en ancien français et en ancien occitan et d'en éclairer la tradition textuelle en faisant converger les deux approches philologique, axée sur l'histoire des textes et la tradition manuscrite, et codicologique, centrée sur l'étude du manuscrit accompagné de sa reproduction photographique.

L'inventaire s'est fondé au départ sur le dépouillement de bibliographies spécialisées (*Grundriss der romanische philologie* de Gustav Gröber, *Bibliographie des manuscrits littéraires en ancien provençal* de Clovis Brunel), et des répertoires particuliers pour la poésie lyrique, française comme occitane, pour les prières, pour le théâtre, etc.

Il a été enrichi d'une part par le dépouillement systématique de la bibliographie courante relative aux langues romanes, privilégiant toujours le texte (édition complète ou partielle, critique des manuscrits, corrections de tel ou tel passage) et non pas les études littéraires. Je me souviens que chacun des membres de la section passait dans les années 1970 une journée par semaine au département des périodiques de la Bibliothèque nationale.



L'inventaire de départ s'est enrichi d'autre part du dépouillement des catalogues de bibliothèques (je me souviens qu'un de mes premiers travaux a été de reprendre le dépouillement des catalogues d'Horace Coxe pour la Bodleian Library et les collèges d'Oxford) et des catalogues de vente (c'était l'époque des grandes ventes des manuscrits de la collection Phillips chez Sotheby's)

Enfin, évidemment, par la description « in vivo » des manuscrits, j'y reviendrai.

La documentation sur les textes se présentait sous forme de fichiers (un pour les textes français, un pour les textes occitans) dont la polychromie a marqué plusieurs générations de chercheurs : fiches bleues pour les auteurs, fiches oranges portant l'identification de l'œuvre (titre, incipit, explicit, forme), fiches vertes avec la liste des témoins manuscrits de chacun de ces textes et fiches blanches pour la bibliographie. La documentation sur les manuscrits (manuscrits français et occitans classés dans l'ordre alphabétique des villes, puis des bibliothèques, ensuite dans l'ordre numérique des cotes) présentait d'autres alternances de couleur: verte pour les microfilms, rose pour les notices...

Cette organisation posait deux problèmes : certains types de textes gagnent à être traités en série. Cela avait été fait dès le départ pour les textes lyriques qui bénéficiaient d'un fichier particulier... plus près de nous, le premier corpus exhaustif entré dans la base Jonas est celui de l'hagiographie établi sous la direction d'Anne-Françoise Leurquin. D'autre part, que faire de toute la production sans titre et anonyme : littérature juridique, médecine, textes scientifiques, textes dits « de la vie quotidienne » (livres de raison, recettes en tous genres) ? C'est sans doute à Jacques Monfrin – sa collaboration avec Robert Bossuat pour le *Manuel bibliographique de la littérature du Moyen Âge* l'avait familiarisé avec l'obligation de classer par contenu la littérature vernaculaire médiévale –, que l'on doit l'idée du fichier thématique, auquel Geneviève Hasenohr avait déjà donné, quand je suis arrivée, un développement remarquable dans le domaine de la didactique morale et spirituelle, des prières et des traductions bibliques. En 1971 une partie de la documentation était encore à organiser : Gillette Labory travaillait sur les textes historiques, Claude de Tovar sur les textes de médecine, et je me suis attelée aux textes alchimiques et de divination, sans d'ailleurs avoir réussi à organiser toute la matière qui a ensuite servi de point de départ à des travaux de thèses.

Je viens d'évoquer le *Manuel bibliographique* de Bossuat : c'était en effet encore le temps où on pouvait envisager de publier une bibliographie rétrospective de la littérature française médiévale. C'est en grande partie sur la base des dépouillements bibliographiques de la section romane que Jacques Monfrin et moi-même avons réalisé le *Supplément 1960-1980* au *Manuel bibliographique de la littérature française du Moyen Âge* de Robert Bossuat, dont les deux volumes ont été publiés en 1986 et 1991 ; c'est sur cette même base qu'a été ensuite réalisée la refonte du volume du *Dictionnaire des lettres françaises* sur le Moyen Âge publié en 1992 sous la direction de Geneviève Hasenohr et de Michel Zink. Cette documentation bibliographique est désormais (depuis 2000) intégrée à la base de données Jonas, pour une présentation de laquelle je vous renvoie à l'article de Marie-Laure Savoye, « Veille bibliographique », dans le blog de la section romane « *Ou grant livraire* ».

Comme dans toutes les sections le travail s'effectue aussi directement sur les manuscrits : je voudrais ici encore exprimer ma reconnaissance envers Jean Glénisson et Édith Brayer qui n'ont pas hésité à m'envoyer, alors que je venais de passer directement de ma scolarité à l'École des chartes à l'IRHT, établir le catalogue des manuscrits français médiévaux de la bibliothèque Bodmer, ce qui m'a mise immédiatement en contact avec des savants de réputation internationale – le grand Oskar Kristeller lui-même –, car j'avais entre les mains, souvent avant eux, les prestigieux manuscrits de la collection de Martin Bodmer. L'entreprise du *Catalogue des manuscrits médiévaux de la bibliothèque Bodmer* s'inscrivait d'ailleurs dans une entreprise collective de l'IRHT puisque j'y ai précédé Elisabeth Pellegrin chargée du catalogue des manuscrits latins et le père Joseph Paramelle chargé de celui des manuscrits grecs.

Venons-en pour finir aux entreprises collectives de l'IRHT dans les années 1970-1980. Je pense en particulier au groupe de réflexion pour l'élaboration d'une notice de manuscrit qui a commencé à se réunir en 1973 au moment où le service informatique, organisé depuis peu, envisageait l'informatisation d'un certain nombre de corpus. En plus de la nécessaire normalisation des cotes de manuscrit dans la perspective de la base Medium mais aussi, par exemple, des noms d'auteurs (devait-on choisir Alanus Auriga ou Alain Chartier ?) apparaissait en effet indispensable une relative formalisation de la rédaction d'une notice de manuscrit. Ces réflexions et les choix qui en ont découlé ont abouti au *Guide pour l'élaboration d'une notice de manuscrits* publié dans la *Série Bibliographie, colloques, travaux préparatoires. Série informatique et documentation textuelle* en 1977.

Jean Glénisson avait le souci de projets impliquant la collaboration de toutes les sections. La célébration du cinquantenaire de l'IRHT lui a fourni le prétexte de deux réalisations manifestant cette collaboration : l'exposition organisée à la bibliothèque de l'Arsenal en 1987 en collaboration avec la Bibliothèque nationale « Archéologie du livre manuscrit » et la publication qui en est issue : *Le livre au Moyen Âge*. Textes et illustrations réunis par les membres de l'Institut de recherche et d'histoire des textes sous la direction de Jean Glénisson, Presses du CNRS, 1988.

« Fruit du travail au long cours de la section romane » (je cite Marie-Laure Savoye dans sa présentation de Jonas), la base de données Jonas qui rassemble toutes les informations sur les traditions manuscrites des littératures française et occitane médiévales vient d'être récompensée par le Grand prix de la Fondation Prince de Polignac décerné sur proposition de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Quelle plus belle reconnaissance pour ceux et celles (plus nombreuses !) qui depuis 1940 ont apporté leur petite pierre à l'édifice ?

Françoise VIELLIARD

ingénieur de recherche à l'IRHT, section romane
à partir de 1989, professeur de philologie romane à l'École nationale des chartes

LA SECTION LATINE D'HIER

Nicole Bériou m'a sollicitée pour quelques réflexions sur le passé de la section latine. Je laisse donc de côté mon expérience en tant que sous-directeur, de 1991 à 1994. J'ai demandé à Françoise Perelman de m'aider à préciser mes souvenirs, car nous sommes actuellement les rares à avoir connu la section latine depuis les années 1970. Beaucoup de nos collègues d'alors ont disparu...

Commençons par le côté pratique. En 1970, l'IRHT avait une seule implantation, au 40, avenue d'Iéna. L'espace actuel de la section latine accueillait aussi la section grecque. La section



latine disposait de deux grandes pièces : l'une réservée au catalogue du Vatican, l'autre accueillant Françoise, moi-même et les chercheurs, plus le petit bureau d'Élisabeth Pellegrin.

Le transfert de la section grecque au Collège de France (1985) entraîna un réaménagement de l'avenue d'Iéna (et ce n'était pas le dernier !). La section latine récupéra les pièces de la section grecque, ce qui améliora grandement les conditions

de travail et l'accueil des chercheurs.

La bibliothèque générale, distincte des bibliothèques des sections, était au rez-de-chaussée, côté cour, la filmothèque au sous-sol ainsi que les agrandissements photographiques datant des premières années (à peu près exclusivement de textes classiques). Plus la photocopieuse.

En 1977, l'extension sur le campus d'Orléans-La Source entraîna le transfert du service photographique, des archivages de microfilms et des agrandissements. La bibliothèque fut partagée et la section latine dut laisser partir, à regret, quelques collections pour les nouvelles sections de liturgie et de musicologie.

La filmothèque remonta au rez-de-chaussée en 1978 puis, en 1986, les microfilms des manuscrits latins furent installés à la section latine.

La section latine (appelons-la la cellule souche) était au cœur du projet de Félix Grat : réunir la documentation sur tous les manuscrits classiques latins dispersés dans tous les pays du monde ; compléter cette documentation écrite par une collection de microfilms et de reproductions photographiques. Très vite, la documentation a été étendue aux auteurs et aux textes latins médiévaux.

Jusqu'en 1977, année de sa retraite, la section latine s'identifiait à Élisabeth Pellegrin. Troisième collaboratrice recrutée par Félix Grat en 1938, elle y resta 40 ans. C'était une personne discrète, un peu isolée par une surdité qui la faisait fuir les réunions. Rigoureuse, elle était d'une ponctualité et d'une régularité exemplaires (10h-18h), qualités qu'elle attendait de ses collaborateurs.

C'est elle qui initia les irremplaçables fichiers de la section latine. Dans sa notice nécrologique parue dans la *BEC* en 1994, Jeannine Fohlen donne une analyse lumineuse de l'économie de ces fichiers : « Le premier, le plus important, est consacré aux auteurs et aux textes anonymes, pour chacun desquels le chercheur trouve rassemblées d'abord des orientations d'ordre général (biographiques et bibliographiques), puis des informations particulières (bibliographie et éditions des différentes œuvres) ; sont inclus dans la documentation aussi bien les commentaires de ces œuvres que les traductions latines de textes grecs. De ce premier fichier découle une série de fichiers secondaires (incipitaires, explicitaires, bibliographie des manuscrits, codicologie), qui sont enrichis en outre par toutes sortes de dépouillements plus précis ou plus ponctuels ».

Il faut y ajouter des fichiers pour des recherches engagées : l'un, concentré sur les manuscrits des textes classiques, utilisé et nourri par les membres de la section travaillant au catalogue «Les manuscrits classiques latins de la Bibliothèque Vaticane» : Élisabeth Pellegrin, Jeannine Fohlen, Colette Jeudy, Yves Riou puis, avec la participation de François Dolbeau et Jean-Yves Tillette, et enfin celle d'Anne-Véronique Raynal ; un second pour l'étude des sermons (initié par Jeanne Vielliard), entretenu par Marie d'Harcourt ; et le fichier sur les statuts synodaux créé et déposé à la section latine par le père Joseph Avril .

Cette documentation fonctionnait comme une immense « banque de données » avant l'ordinateur (pas d'interrogation à distance mais, de fichier en fichier, la reconstitution et l'élaboration d'une recherche).

En 1970, l'activité de la section était concentrée sur l'accroissement de la documentation et la réalisation du catalogue des classiques du Vatican.

En accueillant Françoise Perelman en 1970 pour qu'elle se consacre aux fichiers médiévaux, Élisabeth Pellegrin lui annonça qu'il lui faudrait trois ans pour la former. Une de ses premières consignes était que les fiches devaient être écrites au stylo plume (elle ne croyait pas en la fiabilité du stylo bille).

Rien de comparable en ce qui me concerne : je devais remplacer la personne qui s'occupait de l'accueil des chercheurs, de leurs demandes et de leur courrier à mi-temps avec Christine Pellistrandi. Cette dernière se vit confier au bout de quelques mois, par Jean Glénisson, le répertoire des médiévistes initié par Edmond-René Labande.

Dès sa création, l'IRHT était un laboratoire d'ingénieurs, ce qu'il était encore en 1970. Les chartistes étaient nombreux. Les rares chercheurs rattachés l'étaient pour ordre. Les conditions de travail impliquaient de disposer de dactylos, souvent vacataires.

Élisabeth Pellegrin confiait les dépouillements bibliographiques aux membres de la section, distribuant à chacun un certain nombre de revues (la liste la plus longue était pour Françoise Perelman). Les fiches lui étaient remises ; après relecture, elle les confiait pour la dactylographie.

Au retour, nous les introduisions dans les différents fichiers. Ce classement un peu fastidieux avait le mérite de nous faire entrer dans les fichiers et contribuait à nous apprendre la recherche. Le fichier papier, que nous appelions le « fichier Pellegrin », était dans le bureau de celle-ci ; c'était notre fichier de travail (il contenait quelques ajouts qui ne figuraient pas dans le fichier dactylographié). Sa surdité nous permettait d'y accéder même en sa présence.

C'était un univers de fiches papier bristol : blanches unies, réglées, bleues, jaunes pour les commandes de microfilms. Dans les années 1980, une photocopieuse pour fiches se révéla utile pour le fichier de bibliographie des manuscrits pour lequel un même ouvrage donnait lieu à des dizaines de fiches.

Une autre activité importante était la rédaction des notices de manuscrits suivant des normes précises et, au départ, à partir du manuscrit lui-même ; ces manuscrits, confiés par telle ou telle bibliothèque publique, étaient enfermés dans une armoire forte dans la réserve de la bibliothèque accessible aux heures de présence de la bibliothécaire qui en détenait la clé. Par la suite, le même travail se fit à partir des microfilms, à l'exception des missions sur le terrain et des campagnes photographiques. La mise au point de ces notices impliquait des relations avec les sections complémentaires de la section latine et créées après elle : codicologie (Annie Genevoix), paléographie latine (Cécile Garand puis Denis Muzerelle), héraldique (Hélène Loyau)...

Crayons de papier et stylos plume ou bics constituaient nos seuls outils.

La collection de microfilms de manuscrits et de reproductions photographiques était le pendant de la documentation écrite, la technique photographique le second pilier du projet de Félix Grat ; les commandes annuelles se faisaient à l'instigation des chercheurs et des membres de l'IRHT. Des manuscrits étaient apportés par le conservateur ou transportés par le directeur ou un membre de la maison, ce qui put entraîner quelques incidents.

Le colloque du Cinquantenaire, intitulé « Recherche et histoire des textes : filmothèques, photothèques et techniques nouvelles », Paris-Orléans, 23-25 novembre 1987, est symptomatique

de l'importance de la filmothèque. Y furent évoqués, notamment avec les conservateurs, les problèmes de diffusion des microfilms aux chercheurs.

Cette documentation qui nourrissait les travaux des membres de l'IRHT était aussi destinée à être librement consultée par les chercheurs français et étrangers ; c'était un aspect essentiel du projet de Félix Grat. L'accueil des chercheurs se faisait dans la section et était assuré par la section. Jusqu'en 1985, la table autour de laquelle s'installaient les chercheurs qui fréquentaient la section latine était rapidement pleine. Pour répondre aux besoins de leur recherche, on commandait les microfilms, on descendait leur chercher les microfilms, les livres à la bibliothèque, en utilisant le monte-charge.

La consultation se faisait sur place ou par courrier. Les microfilms, découpés en bandes de vingt centimètres de long et conservés sous cellophane, étaient prêtés aux chercheurs. Nous préparions les bandes concernant leur travail qui leur étaient adressées par le service du prêt dans des enveloppes au format des bandes. Quant au courrier, il était dactylographié en trois exemplaires (deux archivages sur papier pelure, blanc et rose, ce dernier pour la section, à classer !). Il fallait trouver une dactylo, en principe une standardiste qu'il fallait solliciter au bon moment...

Au total beaucoup de tâches matérielles (interdites aux ingénieurs par Élisabeth Pellegrin !).

Conditionné par les techniques alors disponibles, le «système Pellegrin» était un modèle d'organisation et de division du travail appliqué à l'érudition.

La section était accessible aux chercheurs tous les jours. Le samedi, on accueillait souvent des étrangers mais aussi des provinciaux. Un tour de garde était organisé entre ceux des membres de la section latine qui acceptaient de venir. Je me souviens d'un disciple de Jean-Pierre Callu qui venait à Paris le vendredi pour un cours de son maître et le samedi à l'IRHT. Je me souviens aussi de ce spécialiste de saint Augustin dont nous avons remarqué la venue les 24 et 31 décembre dans l'après-midi !...

Tout contribuait à créer avec les chercheurs français et étrangers des échanges enrichissants, des liens amicaux (Jacques Fontaine, Birger Munk-Olsen, Pierre Petitmengin, le Père Bataillon, le Père Bougerol, Dom Thibaud dans sa préparation du catalogue des manuscrits de Bénévent), Jean-Pierre Callu, Jehan Desanges ; des élèves de l'École des chartes préparant leur thèse, ainsi ceux de Pascale Bourgain.

Certains sollicitaient aussi l'aide ponctuelle de membres de l'IRHT, tel Jacques Fontaine pour le colloque Grégoire le Grand, aux Fontaines à Chantilly, 15-19 septembre 1982.

Dans les années 1980, la section latine a dû et su s'adapter aux évolutions techniques comme l'ensemble des sections. C'était après le départ d'Élisabeth Pellegrin, Louis Holtz étant le responsable de la section.

Celle-ci a été associée à la réflexion commune qui déboucha sur la publication d'un guide pour l'élaboration d'une notice de manuscrit (1977, remplacé en 2005) et sur la création de la base de manuscrits MEDIUM (contenu des manuscrits microfilmés à l'IRHT), à la demande de Jean Glénisson. Le fichier des microfilms a été saisi par les soins de la section d'informatique créée par Lucie Fossier, responsable de la section. Les ordinateurs étaient encore réservés à la section d'informatique (Marie-Hélène Jullien m'a rappelé que la saisie des lieux de conservation avait précédé, en 1979, celle du contenu des manuscrits, en 1980-1985). Ces fiches issues des fiches de commande étaient d'inégale qualité, certaines très sommaires. La consigne fut désormais que les fiches de commande soient plus complètes.

Des listings triés par langue étaient remis aux sections ; le lot de la section latine était le plus important, d'autant que les campagnes photographiques soutenues par la Direction du livre et de la lecture au ministère de la culture multipliaient l'entrée des microfilms dans les collections. Françoise Perelman et moi avons passé des heures à les relire, les compléter, les corriger.

Le rôle des successeurs d'Élisabeth Pellegrin, Louis Holtz (jusqu'en 1989), le Père Longère (1989-1995), Pierre Lardet, fut celui de conseillers scientifiques.

La section accueillit de nouveaux collaborateurs : François Dolbeau, qui s'impliqua d'emblée dans toutes les tâches de la section et dans le catalogue du Vatican dont il compléta l'équipe après le départ d'Élisabeth Pellegrin.

Jean-Yves Tilliette, en 1984-1986, prit sa part du catalogue des classiques latins de la Bibliothèque Vaticane.

La section latine accueillit aussi des ingénieurs : Anne-Véronique Raynal (1981), Jean-Pierre Rothschild (1986), Marie-Hélène Jullien (1988) et Dominique Poirel (1989).

Dans cette même décennie, des chargés de recherches documentaires ont apporté une aide ponctuelle à la section : Philippe Bernard, Olivier Szerwiniack, Hélène Caze, Pascale Bermon, Anne-Marie Turcan-Verkerk .

Ce fut aussi le moment où apparut le risque de se voir confisquer par des tiers ces travaux préliminaires tous azimuts.

Le premier signal a été la publication de *Medioevo latino*, en 1980. Le choix de l'IRHT a été de s'insérer dans cette bibliographie annuelle. Dès 1981, les noms de Jean Glénisson et de l'IRHT apparaissent dans l'équipe directoriale et dès 1982 les noms des collaborateurs de la section latine. Il y eut de nombreux échanges avec la Certosa del Galluzzo.

De nombreux projets d'informatisation se préparaient à l'étranger : je me souviens d'une discussion un soir dans la salle de consultation de la section latine en présence de Louis Holtz avec notamment Jacqueline Hamesse, très intéressée par le fichier d'incipit...

D'où la décision de publier des fichiers édités sur microfiches argentiques :

Répertoire bio-bibliographique des auteurs latins patristiques et médiévaux, 210 000 entrées (Chadwyck-Healey France, 1987) ;

Répertoire des fins de textes latins classiques et médiévaux, 95000 entrées (Chadwyck-Healey, France 1988) ;

Répertoire d'incipit de sermons de l'antiquité tardive et du Moyen Âge, 70 000 entrées (Chadwyck-Healey France, 1988).

Cette évolution changeait la donne : les fichiers édités ont été clos; un fichier « supplément » a été ouvert avec des essais d'informatisation, impliquant un dialogue avec les informaticiens (Agnès Guillaumont et Jean-Luc Minel).

La section s'orienta dans des projets qui utiliseraient toute la documentation accumulée (bibliographie et microfilms) ...

L'informatisation du fichier général d'incipit sur CD ROM fut mise en route, en 1990, par Dominique Poirel. Ce dernier me rappelle que nous étions allés, le père Longère, Dominique et moi voir Louis Holtz pour lui en parler.

La *Bibliographie annuelle du Moyen Âge tardif: auteurs et textes latins (XIV^e-XV^e siècle)*, prolongement de *Medioevo latino* qui s'arrêtait alors au XIII^e siècle, fut entreprise en 1990. Le premier volume parut en 1991 et Jean-Pierre Rothschild continue à en assumer la parution annuelle.

Nous avons pensé à un projet de répertoire dont la réalisation reposerait sur la richesse de la documentation bibliographique et microfilmée. Proposé au Père Longère, présenté à Louis Holtz, exposé à François Dolbeau, ce projet devint la *Clavis des auteurs latins du territoire français (VIII^e-X^e siècle)* dont le tome I parut en 1994. Ce fut un travail d'équipe coordonné par Françoise Perelman, aidée de Marie-Hélène Jullien, qui le poursuit actuellement avec des chercheurs étrangers à la section. La *Clavis* représente, comme le catalogue des manuscrits du Vatican, le travail en collaboration d'une petite équipe de cette section où existaient, outre l'intérêt commun pour la recherche, de véritables amitiés qui continuent malgré la disparition de certains et qui se manifestent aujourd'hui par la présence des amis de l'IRHT.

Dans l'ouverture sur l'extérieur de l'IRHT rentrent la formation permanente avec les séances du jeudi après-midi (depuis 1986) et le stage annuel d'initiation aux manuscrits (depuis 1992), où la section latine a sa part.

Nous voudrions terminer par deux témoignages :

Celui de James Laidlaw, membre des Amis, que j'ai rencontré il y a une quinzaine de jours et qui évoquait ses premières visites à l'IRHT, alors 15, quai Anatole France, pour la préparation de son édition des œuvres poétiques d'Alain Chartier, et son émotion d'avoir pu y consulter un des manuscrits qui l'attendait.

Celui, dans le Bulletin des Amis de 2016, de Mercedes Lopez-Mayan après un séjour de six mois à l'Institut (15 avril - 14 octobre 2015) : elle le compare à une « oasis multidisciplinaire » et évoque « ses inestimables bases de données et fichiers en papier, dépositaires d'une longue érudition, sa riche bibliothèque et surtout son extraordinaire richesse humaine ».

L'un et l'autre nous paraissent s'inscrire sous le titre proposé par Nicole Bériou : « 80 ans de l'IRHT, l'avenir d'une tradition ».

Geneviève CONTAMINE

ingénieur de recherche à l'IRHT, section latine, de 1974 à 1995,
sous-directrice de l'IRHT de 1991 à 1995

et

Françoise PERELMAN

ingénieur de recherche à l'IRHT, section latine, de 1970 à 2000

L'IRHT AUJOURD'HUI : UNE EXCEPTION FRANÇAISE ?

Qui ne conviendrait, après avoir entendu F. Viellard puis G. Contamine assistée de F. Perelman, que l'IRHT fut, dans ses années pionnières, une exception française où la singularité allait de pair avec l'excellence ? Aussitôt après la célébration du cinquantenaire, en janvier 1988, le *Journal du CNRS*, qui commençait tout juste à paraître, consacrait d'ailleurs à l'IRHT – insigne privilège – une double page où il est dit que s'y trouve « la plus grande bibliothèque mondiale de livres non imprimés ».

En revanche, le point d'interrogation qui ponctue mon propos a hanté mon esprit pendant les quatre années de mon mandat de directrice – l'« aujourd'hui » dont je parlerai – entre 2011 et 2014. Qu'était devenu l'IRHT depuis les années où, jeune étudiante, j'en avais découvert en 1969 les richesses, et surtout, qu'allait-il devenir ?



Le tourbillon dans lequel était emportée la recherche en France au début de ce siècle nouveau ne l'avait pas épargné. Apparemment, il avait fait peau neuve : 2006 est l'année du retour à l'avenue d'Iéna après de longs mois de restructuration. Première bénéficiaire du changement, la bibliothèque, connue dans le monde entier au point de passer souvent en tête des réponses aux recherches bibliographiques sur internet, méritait bien d'être installée en un lieu digne de ses ressources. Mais l'immeuble ne pouvait pas autrement agrandir son espace... il fallut bien continuer à travailler dans la constellation éparpillée des cinq lieux d'activité répartis entre Paris et Orléans – une configuration multi-site partagée, notons-le, avec les autres grosses unités de recherche en France. Mais cela créait des isolats, en particulier pour la lexicographie à l'Institut et pour la papyrologie, itinérante avant sa réinstallation en Sorbonne, et cela mettait un frein aux échanges quotidiens entre experts de tous horizons qui avaient si bien réussi à l'IRHT des premières années. De plus, encore en 2006, une nouvelle loi programme fixait en France la norme de la recherche de haut niveau. Or la structuration en axes et en équipes ne correspondait guère ni au rythme de la longue durée ni aux habitudes du travail en section qui faisaient la force de l'IRHT. Toujours en 2006, le laboratoire fit l'objet d'une évaluation sévère

par la section 32 du CNRS. Contraint de trouver la voie d'une réhabilitation, il le fit avec succès. Mais la mise aux normes, enregistrée dans le rapport de 2008, allait entretenir un malaise latent. C'était comme si l'IRHT y avait perdu son âme et sentait s'effriter cette image de lui-même qui avait pendant des décennies entretenu sa réputation incontestée de par le monde. Mettre en avant la recherche thématique banalisait la description de l'activité scientifique, réduite à divers aspects de l'histoire culturelle du Moyen Âge, et laissait dans le brouillard l'apport principal d'une maison depuis toujours au service de la recherche internationale, connue et appréciée pour la production de ses catalogues, l'attention qu'elle portait aux bibliothèques et à leurs lecteurs, la pratique érudite de l'édition de textes, et la rapidité de ses réponses aux plus épineuses questions.

Le développement fulgurant des ressources numériques pouvait-il compenser cette perte de sens en profitant des engagements pionniers de l'IRHT qu'avait initiés Lucie Fossier dès les années 1970? Autant la revue *Le médiéviste et l'ordinateur* avait d'emblée joué un rôle moteur et stimulant auprès des chercheurs français, autant l'élaboration précoce des bases de données avait eu pour revers de confronter l'IRHT au défi de logiciels dépassés, et de le contraindre à une refonte profonde, et coûteuse en temps et en argent. Du moins, le beau projet Telma, lui aussi mis en œuvre en 2006, a-t-il contribué à promouvoir l'édition électronique en collaboration étroite avec l'École des chartes, mais ce ne fut pas sans aléas ni blocages en tout genre...

A l'aune de la longue durée, la première décennie du XXI^e siècle a ainsi accentué la fragilité de l'IRHT. *Rara avis* en tant qu'unité propre du CNRS, il n'était pas loin de ressembler au dinosaure destiné à disparaître ou à muer, en se conformant au modèle unique de l'unité mixte de recherche. Bref, l'exception française était mise à mal, et l'IRHT voyait d'autant plus l'avenir en noir qu'il était mis au régime, comme les autres laboratoires au demeurant. Le personnel y a diminué de moitié entre 2000 et 2013, on l'a privé de la plus grande partie de ses ingénieurs (95 ITA en 1988, 38 en 2013... encore moins en 2017). En même temps, l'IRHT devait faire face à la stagnation de sa dotation financière, alors qu'il aurait fallu fournir un effort gigantesque pour sauvegarder sur des supports nouveaux et pour rendre accessible sur la toile les ressources sur papier accumulées depuis les débuts sous forme de fichiers et de dossiers suspendus, au lieu de laisser toutes ces ressources, appréciées *urbi et orbi*, en dehors du courant de dématérialisation en train de progresser à vive allure.

S'en tenir à une vision aussi pessimiste des choses serait trahir la réalité, bien plus complexe et contrastée. L'IRHT que j'ai connu en tant que directrice a en effet, à mes yeux, travaillé avec une énergie impressionnante à relever les défis que je viens d'évoquer et à préserver l'originalité et l'efficacité de sa production scientifique, dans un climat qui pourtant ne la favorisait guère. L'un de ses atouts a été sa maîtrise, institutionnelle et technique à la fois, de la reproduction photographique des manuscrits qui avait d'emblée assuré sa réputation aux temps héroïques de la rue Vieille-du-Temple et de la célèbre camionnette itinérante qui menait l'équipe de recherche dans les dépôts mis à mal par la guerre. À partir de 1979, le ministère de la Culture et celui de l'Éducation nationale ont cumulé leurs appuis en faveur de la campagne de photographie des manuscrits des bibliothèques municipales et universitaires, voire des archives et des musées. Cette mission nationale a donné lieu à des conventions régulièrement renouvelées et à des réunions annuelles de programmation. C'est en 2007 que le passage systématique à la photographie numérique a été opéré. L'entrepôt numérique des reproductions de manuscrits (BVMM) s'est massivement enrichi et, au terme de délicates négociations, il a été ouvert en libre accès. Le 1^{er} avril 2013 plus de 4500 manuscrits en reproduction intégrale se trouvèrent instantanément accessibles aux internautes. Le retentissement a été immédiat et spectaculaire, relayé par une campagne de presse dont l'un des plus jolis fleurons a été l'article consacré à la BVMM par le *Petit Quotidien*, un journal pour enfants qui suscitait de la sorte l'intérêt de la très jeune génération pour les manuscrits, avec beaucoup d'astuce et de savoir-faire.

Une deuxième démarche dynamique et efficace a consisté à mettre en relation les bases de données entre elles. L'objectif de cette interopérabilité était de pouvoir circuler à partir d'un point d'entrée vers une part toujours accrue des ressources engrangées dans les diverses bases. À partir

de MEDIUM, complètement remis à neuf en 2009, un réseau d'informations est désormais constitué qui porte sur plus de 100 000 cotes de manuscrits. Le progrès est tel que le nouveau Medium est en situation de compter sur la toile (à la manière dont Pinakes le premier s'est imposé pour les manuscrits grecs). Il permet en effet de démultiplier les accès aux ressources descriptives sur les manuscrits et aux ressources bibliographiques qui s'y rapportent. Le dialogue est noué pour une bonne standardisation avec le réseau international des bibliothèques, et les développeurs du Pôle numérique d'Orléans font en sorte que les requêtes débouchent sur une ample moisson documentaire. L'outil de recherche peut d'ailleurs être extérieur à l'IRHT : le moteur de recherche Isidore, promu par l'Institut national des sciences humaines et sociales, moissonne par exemple la base de données des cartulaires enregistrée dans Telma.

A supposer que l'on cherche le point d'entrée introduisant à toute l'activité de l'IRHT, on le trouve aujourd'hui avec son site internet, entièrement repensé en 2012-2013 et actualisé par Karima Pédemas. La page d'accueil offre l'accès immédiat aux bases alimentées par les sections (Jonas, Pinakes, Initiale, Bibale et tant d'autres, sans oublier la base d'héraldique, plébiscitée par maints témoignages du livre d'or, avec ses 5000 fiches d'armes, devises et emblèmes peintes à la main, qui sont désormais entièrement numérisées). On peut encore, à partir de la page d'accueil, aller consulter les outils de recherche inventés à l'IRHT et qui ont fait leurs preuves – il suffit de citer Calendoscope et Millesimo mis au point jadis par Denis Muzerelle et la plus récente base Codicologia, la seule ressource du genre réalisée de manière transversale par les sections pour enregistrer et expliquer le vocabulaire descriptif du livre médiéval de plusieurs langues, dont l'arabe. Le site, enfin, est le porte-parole de la recherche vivante par les accès qu'il ménage aux journaux de recherche des sections et il facilite le dialogue avec le reste du monde par la page Facebook et le compte Twitter.

De la sorte, le Pôle numérique dans son entier, en synergie constante avec chercheurs et ingénieurs des sections, est devenu le plus solide atout pour entretenir la continuité des travaux spécifiques que conduit l'IRHT depuis sa fondation : observer les manuscrits et les décrire pour parvenir à identifier leurs contenus, à dater et à localiser la production écrite, et à suivre sa réception dans les collections de livres et de textes qui peuplent les bibliothèques. Il a permis de contourner les difficultés surgies au moment de la promotion par l'État français des programmes de recherche à court terme, inscrits dans des axes, mené par des équipes et financés par l'ANR ou l'ERC. Cela ne signifie nullement que de tels programmes de recherche n'intéressent pas l'IRHT. Ils ont au contraire, eux aussi, fait une percée évidente depuis une dizaine d'années, et portent sur les espaces et domaines les plus variés. Récemment achevés, citons ceux qui ont porté sur les documents arabes légaux examinés de manière comparative entre le VIII^e et le XV^e s., sur les deniers Capétiens, sur les textes religieux à succès en langue vernaculaire, et sur les commentaires des *Sentences* de Pierre Lombard produits en Europe centrale entre 1350 et 1450. Encore en cours, ceux qui concernent la riche bibliothèque de Saint-Omer ou celle, sinistrée, des manuscrits de Chartres, les gloses de la Bible, les fragments de manuscrits hébreux préservés dans les livres manuscrits d'autres cultures, les manuscrits des bibliothèques grecques d'Istanbul, les manuscrits de jurisprudence du Touat, et bientôt, on l'espère en tout cas, la superbe collection Gaignières constituée au XVII^e s., et qui a très certainement modelé jusqu'à aujourd'hui notre regard sur le Moyen Âge.

L'effervescence de toutes ces recherches répond aussi à la nécessité d'alimenter de plus en plus les ressources propres du laboratoire. De ce point de vue un soutien financier majeur est venu depuis 2013 de l'Équipement d'excellence Biblissima. L'IRHT s'est investi dans ses programmes à 30% de l'ensemble des forces, et en contrepartie en a retiré 1M750 000 euros d'apports financiers qui ont fortement contribué au traitement de ses anciennes ressources documentaires. L'IRHT est devenu la véritable colonne vertébrale de Biblissima par la masse des données qu'il gère et par l'éventail de ses compétences. Il peut donc aujourd'hui partager avec Anne-Marie Turcan, pilote du projet, la reconnaissance exprimée par le jury international qui vient d'évaluer son travail. Biblissima vient en effet d'être classé dans la dizaine de projets

qualifiés d'exceptionnels en termes de gestion et de retombées scientifiques : projet «transformateur», il positionne la France en tête au niveau international.

Deux mots encore sur quelques autres indices de la reconnaissance des compétences exceptionnelles de l'IRHT d'aujourd'hui. Des collectionneurs privés ont fait appel à ses chercheurs et ingénieurs pour numériser leurs manuscrits et les décrire, et en échange ils soutiennent l'alimentation de la nouvelle base *Fama* qui recense les textes latins à succès. Dans le livre d'or, on peut lire l'expression de leur admiration et de leur reconnaissance. La Bibliothèque vaticane, quant à elle, a ouvert ses fonds à l'IRHT pendant une quarantaine d'années pour l'enquête monumentale sur les classiques latins qui s'est achevée en 2010; elle héberge désormais une autre recherche portant sur plus de 400 manuscrits d'oïl et d'oc, en provenance de legs et dons de collections privées italiennes. Medium accueille pour sa part les notices de manuscrits conservés à la bibliothèque de Berlin, les enrichit au passage, renvoie aux reproductions des manuscrits d'origine française qui ont été mises dans la BVMM et partage ces ressources par des liens établis avec la grande entreprise allemande des *Manuscripta Medievalia*.

L'IRHT de demain est encore à inventer, comme nous le dira bientôt F Bougard... À mes yeux, les épreuves traversées au cours des récentes années ont eu pour effet de souligner l'importance de méthodes de travail qui doivent leur efficacité au maniement d'une documentation associée, support d'une chaîne documentaire qui fait naviguer des reproductions de manuscrits aux catalogues et à la bibliographie. Gageons que le rythme annuel des stages d'initiation au manuscrit médiéval (sans oublier le passage du manuscrit à l'imprimé qui relevait de la section de l'humanisme quasi anéantie aujourd'hui) continuera à faire découvrir aux jeunes chercheurs le travail à l'IRHT selon ces méthodes éprouvées et dans un esprit qui associe érudition et convivialité, comme on peut le lire à chaque page du livre d'or.

La transmission rigoureuse de l'héritage passe aussi par la mémoire de ceux qui nous ont précédés et dont les visages comme les contributions doivent être aujourd'hui connus ou reconnus. Je terminerai donc mon propos par un double appel à vous tous qui m'avez écoutés: regardez, s'il vous plait, les photos présentées dans la salle, sur les panneaux et dans l'album qui est sur la table près de moi, et aidez-nous à identifier les visages... et regardez aussi dans son classeur le florilège de mains de chercheurs et d'ingénieurs, et aidez-nous à identifier leurs écritures qui emplissent encore dans la maison tant de fiches et tant de dossiers.

Nicole BERIOU

directrice de l'IRHT de 2011 à 2014
professeur émérite d'histoire médiévale à Lyon 2
directrice d'études émérite à l'EPHE

PARATEXBIB ET LA SECTION GRECQUE : TROIS ANS DE COLLABORATION STIMULANTE AUTOUR DE PINAKES

Monsieur le Directeur, Mesdames, Messieurs, Chers collègues, Chers amis,

C'est un immense plaisir d'être ici cet après-midi avec vous, car depuis maintenant plus de 20 ans que je fréquente la Section grecque, mon admiration pour ce centre de recherche, qui est une perle unique parmi les institutions qui s'occupent de manuscrits grecs, a toujours été très vive. Et c'est également un grand honneur pour moi de vous présenter en quelques minutes, dans le cadre des initiatives des Amis de l'IRHT et du remarquable jubilé que nous soulignons aujourd'hui encore, la collaboration qui s'est instaurée depuis bientôt quatre ans entre la Section grecque et le projet ParaTexBib, ou Paratextes de la Bible grecque, dont j'assume la coordination.

En un mot ParaTexBib consiste à :

- analyser des paratextes dans env. 2300 manuscrits grecs des Évangiles, du IIe au XVIe siècle, à l'exclusion des lectionnaires ;
- décrire précisément le contenu d'environ 800 d'entre eux ;
- publier des éditions critiques et des analyses des textes et des manuscrits les plus intéressants.

Circonstances et importance de la collaboration

La genèse de notre collaboration avec l'IRHT remonte à 2012, quand Martin Wallraff et moi-même concevions le projet. À l'époque, il s'agissait simplement de déclarations d'intention réciproques assez vagues. Au début 2013, ParaTexBib a été soumis au Conseil Européen de la Recherche par Martin Wallraff dans la catégorie « Advanced Grant » et, vers la fin de l'été, la bonne nouvelle est tombée. Si le projet a effectivement démarré en janvier 2015, c'est l'année 2014 qui fut cruciale pour notre collaboration avec la Section grecque, car c'est au cours de celle-ci que nous nous sommes mis concrètement d'accord sur les modalités par lesquelles Pinakes allait devenir la base de données de travail de ParaTexBib. Et depuis cette date nous collaborons de façon étroite et productive.

Même si aujourd'hui nous nous concentrerons sur la coopération autour de la base de données elle-même, précisons d'emblée que notre collaboration est plus large, et pas seulement de nature



technologique, mais qu'elle couvre aussi, parce qu'elle les a naturellement induites, des questions scientifiques et des discussions plus larges avec d'autres partenaires communs. Mentionnons, par exemple, les discussions sur la notion d'œuvres et d'extraits, notamment lorsque des extraits d'œuvres acquièrent, ou n'acquièrent pas, une tradition littéraire propre dans les manuscrits bibliques. De même, nous avons plusieurs fois participé à des discussions à trois, avec les Bollandistes de Bruxelles ou les responsables de la base de données de Gent, sur les épigrammes¹.

Pour comprendre l'importance que revêt aujourd'hui pour nous la collaboration avec la Section grecque autour de Pinakes, il faut nous arrêter sur notre méthode de travail. Pour analyser sommairement les Paratextes dans les manuscrits des Évangiles, nous nous servons de diverses sources :

- les manuscrits électroniques mis en ligne par les bibliothèques ou les centres spécialisés. Parmi ceux-ci, la base de données spécialisée NTVMR² de l'Institut für Neutestamentliche Textforschung à Münster, responsable de l'édition critique du Nouveau Testament, joue un rôle prépondérant, car elle devrait contenir à terme la reproduction de presque tous les manuscrits grecs du Nouveau Testament ;
- les catalogues de manuscrits, mais dans une faible mesure, car ils ne sont souvent pas assez précis ;
- nous allons également parfois voir des manuscrits dans les bibliothèques, mais rarement, faute de temps.

Tous les résultats de ces survols sont dans Pinakes, sous forme très synthétique.



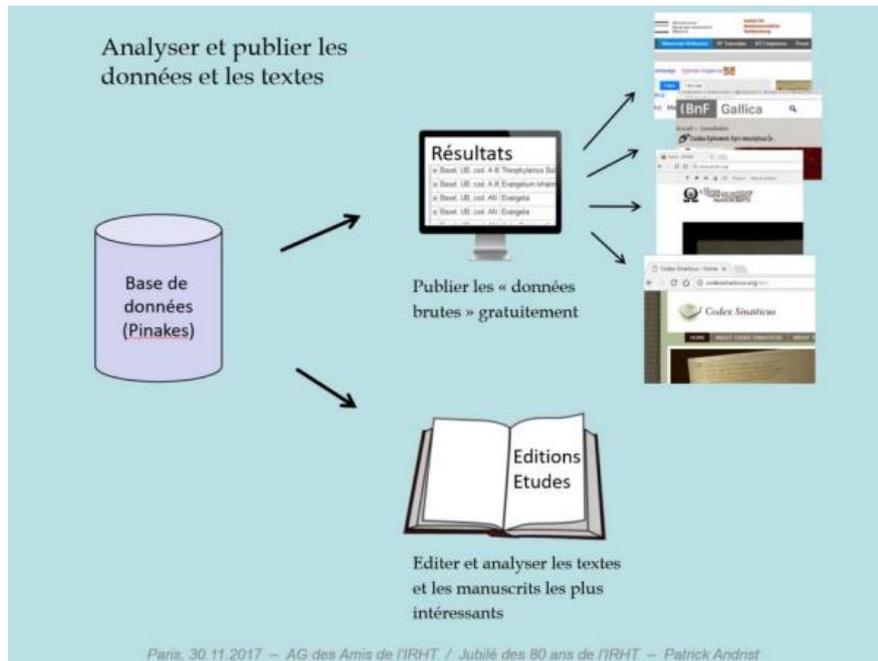
Quand il s'agit de décrire le contenu des manuscrits contenant des paratextes intéressants, c'est à nouveau dans Pinakes que sont créées les notices, avec une attention particulière à la structure des codex. Pour cette tâche, nous nous basons presque exclusivement sur les reproductions de NTVMR. En effet, nous avons construit un « pont » électronique entre les deux bases de données, qui permet des interactions dans les deux sens : dans NTVMR, nous pouvons marquer les données, que nous récupérons ensuite dans Pinakes sous forme de témoins

¹ www.dbbe.ugent.be/ (vérifié en décembre 2017).

² ntvmr.uni-muenster.de/home (vérifié en décembre 2017). Voir aussi le site web du Center for the Study of New Testament Manuscripts, www.csntm.org/ (vérifié en décembre 2017).

pratiquement prêts à être sauvegardés. Inversement, depuis une notice Pinakes, nous pouvons directement voir un témoin spécifique quand nous en avons besoin, à la page exacte où commence ou bien s'achève le texte que nous voulons consulter ; vu le nombre de témoins avec lesquels nous travaillons pour nos éditions critiques, c'est un atout non négligeable.

Pour ce qui est de publier les données, que ce soient les résumés de nos survols ou les descriptions détaillées, c'est toujours Pinakes qui est mis à contribution. À partir d'une notice les utilisateurs peuvent aussi naviguer vers d'autres ressources électroniques, par exemple aller voir eux aussi le manuscrit sur le site d'une bibliothèque ou dans NTVMR.



On voit bien la place centrale de la base de données dans notre méthode de travail ; et c'est bien ainsi que nous avons conçu l'organisation de la recherche dans notre projet, dès le départ, à une époque où il n'était pas encore dit que cette base de données serait Pinakes. Il n'est donc pas étonnant qu'en 2012, à l'époque où nous concevions ce projet, puis en 2014, quand il a fallu prendre des décisions, les réflexions à propos de la base nous ont passablement occupés. Une des questions que nous nous posions alors était de savoir si nous ne devrions pas développer notre propre outil. Nous sommes cependant très rapidement arrivés à la conclusion que, ce qu'il nous fallait, c'était, selon notre slogan maintes fois répété « NO NEW DATABASE (at least not to begin with) » : surtout éviter à tout prix de créer une nouvelle banque de données.

Le raisonnement se situait à plusieurs niveaux :

Bien sûr, pour débiter, nous économiserions beaucoup de temps, d'argent et d'énergie si, au lieu de réinventer la roue, nous pouvions partir d'une base de données déjà existante, qui convenait à nos objectifs, ou qui du moins pouvait y être adaptée.

Par ailleurs, nous considérons qu'il était dans l'intérêt de la recherche en général, et aussi dans celui de nos futurs partenaires, que nous utilisions une partie de nos ressources pour les aider à atteindre leurs objectifs, et donc pour perfectionner encore plus un outil déjà excellent, plutôt que d'en créer un nouveau, moins performant.

Enfin, toujours dans l'intérêt de la recherche et des utilisateurs au sens large, c'est, aujourd'hui encore, un avantage de conserver les données dans la même base. Il n'y a pas de doute que les efforts en vue d'une véritable interopérabilité des bases de données concernant les manuscrits sera un jour efficace – et ce sera un grand jour ! Mais tel n'est pas encore le cas, et ce ne le sera pas non plus dans les limites chronologiques dans lesquelles nous devons travailler.

Plutôt que d'éparpiller des données dans des bases éclatées, à partir desquelles il est ensuite difficile d'offrir une vision cohérente et plus complète du manuscrit, il vaut mieux, aussi longtemps que les conditions d'une collaboration efficace sont réunies, garder toutes les données au même endroit.

Il fallait donc que nous trouvions une bonne adéquation de la base existante à nos besoins d'une part, et une bonne relation de travail avec les responsables de la base d'autre part. Nous avons eu divers contacts avec divers projets, mais finalement, ce n'est qu'avec Pinakes et avec les responsables de la Section grecque que nous avons discerné un vrai potentiel de collaboration, qui a abouti, quelques mois plus tard, à un accord signé entre nos institutions respectives. C'est pourquoi nous sommes très reconnaissants à l'IRHT, et en particulier à André Binggeli et à Matthieu Cassin, de nous avoir ouverts la porte et d'avoir tenté cette aventure avec nous.

Pourquoi Pinakes et la Section grecque ?

Cette décision bilatérale et, au-delà, les résultats positifs qui en ont découlé, peuvent s'expliquer par plusieurs raisons :

Premièrement, il y a une complémentarité multiforme au niveau des contenus :

De notre côté, nous trouvions, pour chaque manuscrit, un noyau de description, au moins une cote, mais parfois aussi des liens, et très souvent également de la bibliographie, régulièrement augmentée. En outre, pour tous les paratextes qui ne sont pas spécifiquement bibliques, par exemple pour les textes hagiographiques, il y a une richesse de contenu dans le reste de la base de données, où il est possible de trouver facilement d'autres témoins dans d'autres codex.

Du point de vue de la Section grecque, si j'ose parler devant son responsable, l'intérêt principal tenait, je crois, au fait que nous nous occupions de manuscrits généralement peu ou mal décrits dans les catalogues, qui sont la source première de Pinakes par ailleurs. Paratexbib est un véritable enrichissement pour Pinakes, au niveau des contenus des manuscrits bibliques, tout à fait complémentaires.

Deuxièmement, nous sommes très proches dans notre approche de la description des manuscrits, par exemple en ce qui concerne la façon d'articuler les notices électroniques autour des unités codicologiques, ce qui implique une certaine structure correspondante de la base de données.

« Philosophiquement » toujours, nous partageons l'idée que c'est dans l'intérêt de la recherche de mettre les données à disposition des collègues, rapidement, gratuitement et durablement.

Par exemple, nos données sont disponibles en ligne sur l'interface publique de Pinakes, dès que nous les avons relues.

Sous un autre angle, le fait qu'il y a, derrière Pinakes, une institution comme l'IRHT, et au-delà le CNRS, nous assurait que les données continueraient à être accessibles donc utiles, même si nos financements devaient s'arrêter après cinq ans. Nous ne travaillerions pas uniquement pour une exploitation des données à court terme, parce que la durée de vie garantie de Pinakes était plus grande que la durée de vie garantie de ParaTexBib.

Enfin, nous avons aussi le sentiment de pouvoir aider à la réalisation de certains développements techniques. Comme dans une maison, il y a certains meubles qui se déplacent mieux à plusieurs que tout seul. Nous sommes ainsi heureux d'avoir pu faciliter des petits ajustements utiles à tous, comme déjà dit, mais aussi des travaux de plus grande envergure, notamment à propos du framework (un « rouage » important du système), menacé d'obsolescence, dont la mise à niveau, en 2015, a coûté plusieurs mois de travail à notre informaticienne, c'est-à-dire plusieurs dizaines de milliers d'euros, que nous avons pu soutenir à raison des deux-tiers environ.

Au début de 2014, la Section grecque et Paratexbib se sont donc entendus sur un certain nombre de modifications à apporter à Pinakes, notamment quelques champs et fonctionnalités supplémentaires dont nous avons besoin pour le travail sur les paratextes, outre une série de modifications qui profiteraient à tous ; mais aussi, dans la foulée, quelques améliorations qui servaient premièrement la Section grecque et les utilisateurs de Pinakes.

Sur la recommandation d'André Binggeli et de Matthieu Cassin, nous avons engagé, en juin 2014, la très regrettée Jenny Goude, une ancienne programmeuse de l'IRHT, qui avait déjà travaillé sur Pinakes, et qui a continué de le faire pour nous, avec enthousiasme et professionnalisme, jusqu'à ce qu'elle nous quitte tragiquement en mars 2016.

Concrètement, nous avons mis en place, ensemble, une architecture collaborative peu commune dans nos domaines : non seulement nous utilisons les mêmes fichiers, mais nous partageons le même Back End, c'est à dire le même environnement de saisie ; nous travaillons, en quelque sorte, dans la même cuisine. Cela signifie que :

- Toutes les données sont partagées par l'IRHT et par ParaTexBib. Dès que nous entrons une information, elle est visible à Paris, et vice versa.
- De même, comme nous l'avons déjà évoqué, la plupart des données entrées par ParaTexBib sont visibles dans Pinakes dès que nous les avons validées, et peuvent être tout de suite affichées et recherchées par les utilisateurs de Pinakes.
- Toutes améliorations de l'environnement de travail profitent directement aux deux équipes.

Sur ce plan, ajoutons que nous prévoyons de développer notre propre interface publique, spécialisée pour les recherches dans les manuscrits grecs de la Bible. Nous serions alors à nouveau dans une situation pionnière pour nos domaines, dans laquelle 2 interfaces publiques spécifiques puiseraient leurs données directement dans les mêmes fichiers.

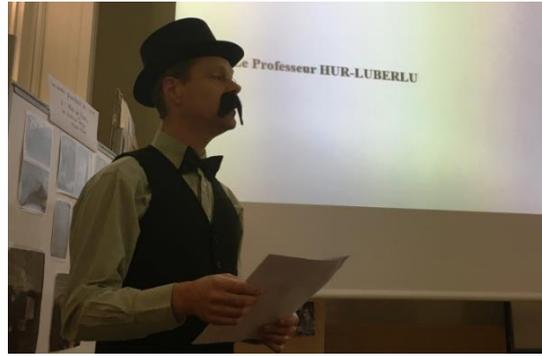
Au niveau des données, les résultats de cette collaboration sont également déjà très tangibles. À ce jour nous avons déjà introduits dans Pinakes les conclusions du survol d'environ 1500 manuscrits, et déjà décrit le contenu d'environ 500 manuscrits, ce qui représente environ 4000 témoins de paratextes ou de textes bibliques, presque tous identifiés directement sur les reproductions des manuscrits: l'information est de première qualité !

En guise de conclusion, disons, selon l'usage, quelques mots sur les perspectives et l'avenir de cette collaboration, à une époque où tout est toujours en mouvement, avec d'un côté les multiples projets de pointe dont l'IRHT fait partie, et dont elle est souvent le moteur ; et de notre côté, le prolongement du financement de notre projet, en bonne voie d'être accepté, et certains besoins et nouveaux rêves que nous n'avons pas eu le temps de développer ici. Les discussions sur les prochaines étapes de cette collaboration sont déjà entamées... Pour paraphraser l'Évangile, si la moisson des idées est immense, les ouvriers sont peu nombreux ; mais, au-delà des amitiés, nous avons de bonnes raisons de garder la foi, et l'espérance, dans l'intelligence, le bon sens et la bonne volonté des uns et des autres.

Patrick ANDRIST

Privat-Docteur à la Faculté des lettres de l'Univ. de Fribourg
« Project-Leader » du projet ERC ParaTexBib (Martin Wallraff), Univ. LMU, Munich

INTERMEDE³



EXTRAIT DU LAROUSSE DU XXIII^E SIECLE

INSTITUT DE RECHERCHE ET D'HISTOIRE DES TEXTES

(en caractères gras naturellement)

abrég. I.R.H.T. Adresse télégraphique « Filmigène ».

Tél. Versailles 66.28 (16 lignes groupées)

L'I.R.H.T., l'une des principales créations scientifiques de ce XX^e siècle, plus connu par ses destructions que par ses fondations, est trop célèbre pour qu'il soit nécessaire de longuement le présenter. On sait qu'il fut fondé, entre la première et la seconde guerre mondiale, par un jeune chartiste de Vincennes, devenu député de la Mayenne, puis sénateur de ce département et enfin ministre de l'Éducation nationale dans le 147^e ministère de la III^e République, Félix Grat. L'I.R.H.T. connut les débuts les plus difficiles sous les combles de la Bibliothèque nationale ; on en trouvera le récit dans les *Souvenirs* de Mlle Vielliard, la première Secrétaire générale (Picard, 1960-80, 5 vol. in-4^o, avec une illustration documentaire du plus haut intérêt). Voir aussi ci-dessous les articles : Vielliard (J.), Pellegrin (E.), Vernet (M.Th.), Copel (K.), principales collaboratrices de l'époque héroïque. On n'ignore pas qu'un très grand nombre de manuscrits, disparus au cours des 3^e et 4^e guerres mondiales, puis surtout au cours des 8^e et 9^e, plus proches de nous, au XXII^e siècle, ne nous sont plus connus aujourd'hui que par les collections de l'Institut. C'est dire le mérite insigne de l'érudit fondateur, dont la statue en bronze doré, élevée par souscription internationale, surmonte aujourd'hui le donjon du château de Laval. Vêtu d'un sobre vêtement à l'antique, Félix Grat, assis dans l'attitude du « Penseur » de Rodin, semble se pencher en avant pour apercevoir de plus près le marché qui se trouve à ses pieds. Et pourtant, comme le dit l'inscription, « et pourtant il filme ».



Sur la période lavalloise de l'Institut, qui se replia dans cette ville en 1939-40, on consultera une notice publiée en 1987 par M. Marcel Weber, « Membre de la société centrale des Auteurs de Tables Onomastiques », sous le titre « Entre érudits : Mes relations avec Jeanne Vielliard ». L'auteur s'est efforcé de définir l'attraction qu'exerça sur lui l'Institut et qu'il qualifie, d'une expression dont la responsabilité doit lui être laissée, le « Text'appeal ». Toutefois, M. Weber était alors nonagénaire et l'on ne consultera ses souvenirs qu'avec précaution, le rôle qu'il s'attribue étant certainement exagéré.

³ Ce texte, bien connu des anciens de l'IRHT, a dû être conçu au tout début des années 1940. Il a été écrit par André Gain, professeur d'histoire à l'Université de Nancy et ami proche de Félix Grat. Le 30 novembre 2017 il a été lu par Hanno Wijsman, qui y a ajouté quelques illustrations. L'identification de l'auteur nous a été aussitôt confirmée par M. Benoît Gain son fils, professeur émérite de l'Université de Grenoble et membre de l'association des Amis de l'IRHT, qui était présent à notre rencontre amicale.

L'essor de l'I.R.H.T. ne commença vraiment qu'avec le vote du Parlement qui, le 5 mai 2014, pour commémorer le 225^e anniversaire de la Révolution française, affecta à l'Institut la majeure partie du château de Versailles, désormais seul domaine national suffisamment vaste pour abriter ses services. Installé dans l'ancienne Galerie des Batailles, dont la longueur a été triplée par la construction



qui la prolonge le long de la pièce d'eau des Suisses, le fichier central mesure 600 mètres de long et chacune de ses deux faces présente 7 étages de tiroirs superposés garnis de fiches en seize couleurs. La filmothèque a pris place dans l'ancienne Orangerie, considérablement agrandie, puisqu'elle s'étend maintenant sous toute la terrasse du château, avec sortie sur le bassin de Neptune. On compte 9 km de galeries et 47 km de rayons. Le personnel depuis la récente réduction du nombre des fonctionnaires, ne comprend plus que 350 chartistes (la direction étant traditionnellement assumée par une femme), une soixantaine de stagiaires, une cinquantaine d'attachés étrangers, 270 dactylographes et 320 autres personnes. La production de l'Institut continue de jour et de nuit ; d'après le dernier rapport annuel, elle peut être évaluée à 57 fiches seconde (soit 86.400 par jour). D'autre part, la production des ateliers de photographie est de 715 agrandissements à la minute. Ceux-ci ont été installés dans les meilleures conditions de luminosité, en Haute-Savoie, d'où deux fois par mois un train spécial apporte à Versailles la précieuse cargaison.



L'Institut a depuis longtemps essaimé à l'étranger ; il possède aujourd'hui dans le monde 16 succursales, 125 agences ; en outre 142 abbayes de rite latin et 47 de rite oriental lui prêtent leur concours. Un nouvel ordre religieux a même été récemment fondé au Canada « les petites sœurs des Textes », qui se proposent de recueillir les textes abandonnés par l'incurie de leurs auteurs. Cette charitable initiative a suscité le plus vif intérêt dans les milieux protestants des États-Unis. Les succursales les plus fameuses sont celles de Londres, installée dans un immeuble somptueux élevé à l'angle de Boucrl Street et de Vernet Road, par la libéralité du duc de Devon ; du Caire, d'Addis-Abeba, de Tiflis (Caribbean House), Bénares, Han-Kéou, Sydney, Cuczo, Salt-Lake City. La dernière fondation est celle de Lhassa où l'Institut a construit pour étudier les manuscrits bouddhiques, un building de douze étages. La défense en est confié à un bataillon spécial des « Royal Text's Guards », dont le Dalai-Lama est caporal honoraire. Ces soldats portent l'uniforme des troupes coloniales britanniques complété par deux cache-textes de couleur neutre qu'ils portent en bandoulière sur chaque hanche : ils leurs servent à mettre en sûreté les textes intéressants surpris en flagrant délit de vagabondage ou égarés sur les routes du Thibet.



Il est superflu d'insister sur le rôle qu'a joué l'Institut en matière de transmission de la pensée. Grâce au développement des machines parlantes, dicteuses, enregistreuses, à la télévision et à la photographie à distance, la notion de manuscrit nous apparaît aujourd'hui d'un

invraisemblable archaïsme. Le texte sur ébonite ou sur aluminium, le texte gravé ou directement imprimé a définitivement supplanté l'antique et barbare écriture. Celle-ci n'est plus aujourd'hui en usage que chez quelques peuples arriérés ; en France même l'écriture n'est plus guère enseignée qu'à l'École des Chartes, au Collège de France et dans deux ou trois universités. Encore le recrutement des professeurs devient-il de plus en plus difficile. Nous avons beaucoup de peine à nous persuader qu'il y a trois siècles à peine, tous les enfants étaient astreints à cette stupide gymnastique des doigts, qui ne produisait en général que des caractères informes et illisibles. Encore certains n'y parvenaient-ils jamais. Comme le disait récemment l'Hon. S.K.F. Tom Hatt, président de la Ligue des droits de l'homme aux États-Unis, « l'I.R.H.T. a rendu à l'humanité l'un des services les plus éminents en l'affranchissant de l'abominable servitude de l'écriture ; il lui a rendu cette magnifique liberté qu'elle avait perdue depuis la fin du Moyen Âge, la liberté de ne pas écrire ».

Jamais cependant la notion de texte n'a connu pareille vogue qu'aujourd'hui ; la mode s'en étant mêlée, quantité de nos contemporains font quotidiennement enregistrer par l'Institut leurs productions les plus banales, voire leurs plus abracadabrantes élucubrations. C'est ainsi qu'aux sections de calligraphie, de graphologie, d'enluminure, de radio etc. que compte l'Institut, on a dû adjoindre une section de psychiatrie, ou les usagers ne sont admis qu'après avoir revêtu la camisole de force.



Faut-il enfin rappeler que ce fut dans les laboratoires de l'Institut que le professeur bulgare Gregorioff Stylopouloff découvrit les rayons infra-tricolores qui permettent de déceler à l'intérieur de la boîte crânienne les manuscrits ou plutôt les textes qui n'ont pas encore vu le jour et de les filmer instantanément ? Appliqué sur la tempe d'un quelconque d'entre nous le Déboucheur 344V produit instantanément une impression de soulagement. Il a mis fin à ce type d'intoxication naguère encore si fréquente chez les intellectuels, qu'on appelait « le manuscrit rentré » ou, surtout chez les parlementaires, « le discours rentré ». Lettres et arts se sont enrichis ainsi de quantité d'œuvres dont plusieurs fort remarquables et la santé de l'Humanité s'en est trouvé notablement améliorée. Sur demande, l'Institut dépêche à domicile une équipe munie d'une petite valise qui vient délester orateur, poète ou historien en mal de production, et, sans anesthésie préalable, lui établit son texte ; tel est le travail perfectionné des Muses modernes. Le dramatique suicide de M. Waterman, qui, à la nouvelle de cette découverte, plongea dans la plus profonde de ses citernes, celle de l'Encre noire fixe inaltérable, est encore présent à toutes les mémoires. Avec lui périt non seulement le meilleur joueur de golf du Nouveau Monde, mais presque jusqu'à la notion même de manuscrit. Si le terme n'a pas encore disparu, c'est par une archaïque survivance : tel le nom de « porte » qui rappellerait que Romulus, en traçant les fossés de la Roma quadrata, souleva la charrue devant les entrées, le mot de manuscrit continue de nous dire que les hommes écrivirent jadis en majorité avec leurs mains et un nombre infime d'entre eux avec leurs pieds.

Telle est en peu de mots la magnifique gerbe des découvertes nées dans le sein de l'I.R.H.T. Aussi n'est-ce pas sans émotion qu'en pénétrant dans la cour de la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, le visiteur se découvre devant une statue féminine qui se dresse à main gauche, celle de Mlle Vielliard. Pour prévenir tout à peu près sur son nom, l'artiste l'a représenté fort jeune, 15 ou 16 ans seulement, l'âge où elle sentit s'éveiller sa vocation et résolut d'entrer à l'École des Chartes où elle tint sans cesse la première place. Vêtue du peplum dont Poussin vêtit la bergère d'Arcadie elle se tient debout devant une stèle. À ses pieds un homme au long nez, le visage perplexe lui désigne les caractères indéchiffrables gravés sur la pierre : « Et tamen legam » répond la jeune fille : « Je les lirai quand même ».



L'inscription votive est ainsi conçue :

JOHANNAE VIELLIARD
 PRIMAE GRATIOSAEQUE I.R.H.T. GEN. SECRET.
 QUOD GRADATIM A GRANO AD GRAMEN PERDUXIT.
 GRAVITATE.ERUDITIONE.ET.SUAVITATE.
 PRAECLARAE.
 IN.GRAMMATICIS.GRAPHICIS.ET. PHOTOGRAPHICIS.
 INVICTAE.
 FELIX.OLIM.HEU.NUNC.INFELIX.MOERORE.GRAVIDUS.
 GRATISSIMUS
 GRATUS
 GRAVATE
 DED.

La langue de cette inscription a été fort discutée, mais il paraît incontestable que sa lecture procure quelques démangeaisons.

Prof. HUR-LUBERLU

L'IRHT DEMAIN



Je ne suis pas futurologue. N'attendez donc pas de moi que je lise dans quelque boule de cristal. Mais après ce que nous venons d'entendre, en une après-midi de célébration d'une maison qui vient de rejoindre le cap du chiffre de l'éternité, je crois que nous pouvons être – raisonnablement – confiants. L'IRHT demain, c'est d'abord faire fructifier un capital bâti au fil des décennies : celui qui, sous formes de centaines de milliers de fiches cartonnées de couleurs variées, de dizaines de mètres linéaires de dossiers suspendus, de dizaines de milliers de microfilms, témoigne de l'inlassable activité de rassemblement et de construction de la documentation. Ce patrimoine est aujourd'hui largement passé dans nos bases de données, au prix de mises à jour, de vérifications, de compléments. Le transfert, qui signifie une mise à disposition plus immédiate pour le public, a été et est rendu possible grâce, en particulier, au soutien de l'Équipex Bibliissima, dont l'IRHT est le premier partenaire et qu'on ne saura jamais assez remercier. Mais il y a encore beaucoup à faire, par exemple pour l'intégration du fichier des possesseurs dans la base Bibale, la fin du versement des notices de manuscrits français dans Jonas, le traitement complet des 527 dossiers suspendus de la section latine. Quant aux microfilms, il faudrait, dans un monde idéal, numériser tous ceux pour lesquels nous savons qu'il y a peu de chance d'obtenir une reproduction directe du manuscrit dans un avenir proche – je pense en particulier à ceux dont se nourrissent les sections grecque et arabe.

L'heure est donc au maintien, à la maintenance autant qu'à l'accroissement de la documentation sur laquelle nous travaillons, que nous créons et que nous offrons en pâture au monde savant. Car l'IRHT, selon une formulation peut-être un peu vieillotte (je l'emprunte à un rapport de 1966) mais toujours d'actualité, est un « organisme de documentation » qui permet « très rapidement et souvent de manière exhaustive de fournir aux spécialistes dans les domaines linguistiques [qui sont ceux du laboratoire] tous les renseignements utiles ». L'IRHT sera demain, comme hier et aujourd'hui, au service de la recherche, avec l'exigence d'immédiateté induite par l'informatique. Mais dans le même temps, l'IRHT sera demain, comme hier et aujourd'hui, un organisme de recherche : précisément parce qu'il est cet organisme de documentation. Ce sont les informations des fichiers versées dans les bases de données qui le permettent. En quoi il s'appuie sur le passé, sans être passéiste.

Chercher quoi ? La question m'est régulièrement posée depuis quelque temps, sous des formes diverses : « Quel est le projet scientifique de l'IRHT » ; « qu'allons-nous faire » ; ou encore, « je ne comprends pas ce que je fais », incompréhension largement partagée par ceux qui nous observent. Or ce « projet » a été défini dès 1937. Il s'agit d'étudier la mémoire écrite – la transmission de la mémoire écrite – de la pensée humaine. Je ne vois pas, étant donné l'ampleur programmatique d'un tel libellé, ce qui justifierait que nous devrions en changer. Il y a encore du pain sur la planche.

Cependant, si le projet ne doit pas changer, ses conditions de réalisation, elles, changent tous les jours et vont encore changer demain. À l'automne 2019, calendrier officiel, le laboratoire connaîtra un déménagement de plus. L'IRHT en a déjà vécu plusieurs, cela ne sera jamais que le cinquième, voire le septième si l'on prend en compte les déplacements liés aux délocalisations dans Paris intra muros et à Orléans. Nous irons cette fois sur le campus Condorcet, dédié aux sciences humaines et sociales, dans un bâtiment où nous serons largement logés, puisqu'il est conçu pour accueillir plus d'une centaine de postes de travail. Ce n'est pas autre chose qu'un déménagement. Mais il est riche d'implications. Se trouveront réunis le latin et les langues

romanes, l'hébreu, le grec, le syriaque, le copte, le démotique, l'arabe, séparés depuis de longues années. Vont être rapprochés non seulement les chercheurs, mais aussi les livres : nous verrons, ou reverrons, les trois Patrologies en un même lieu. La bibliothèque d'Orléans est aussi concernée, non seulement pour le fonds général, mais aussi pour la liturgie et la musicologie, qui furent détachées de la section latine pour aller aux champs dans les années 1980, de même que les ouvrages de diplomatique ; et encore, les archives scientifiques, soit plusieurs centaines de mètres linéaires, actuellement en cours d'inventaire. Tout cela sera rassemblé au sein d'une grande bibliothèque dont le nom définitif n'est pas encore connu.

Dans ce cadre nouveau, nous ne serons pas seuls, puisque s'y installent une cinquantaine d'autres unités relevant des sciences humaines et sociales, spécialement l'École pratique des hautes études, l'École des hautes études en sciences sociales, un petit bout d'École des chartes, un autre d'École normale supérieure, la « très grande infrastructure de recherche » (TGIR) Hum-Num : autant de partenaires naturels. Je ne peux imaginer que cela n'entraînera pas des rapprochements supplémentaires par rapport à ceux qui existent déjà, la conception et la réalisation de projets communs, voire des configurations institutionnelles nouvelles. Je ne suis pas voyageur représentant placier du campus Condorcet ; mais il est évident que s'y trouveront réunies les conditions de constitution d'une force de frappe inédite dans nos matières, pourvu que ce rassemblement soit bien mené. Il tient à nous de le faire, et pourquoi pas au sein d'une maison de l'écrit, avec Biblissima qui est aujourd'hui la vitrine du campus ?

Pour autant, les conditions concrètes du transfert ne sont pas toutes idéales. Notre principale faiblesse concerne l'effectif. 120 titulaires au début des années 1980, dont 95 ingénieurs et techniciens ; 59 titulaires aujourd'hui (compte non tenu de sept directeurs de recherche émérites), dont 33 ingénieurs et techniciens : soit une réduction générale de moitié, mais des deux tiers pour les ingénieurs et techniciens. L'IRHT n'est plus un « laboratoire d'ingénieurs ». Certes, tous les ingénieurs et techniciens ne sont pas impliqués dans la recherche ; mais ceux qui la font s'en vont l'un après l'autre et ne sont remplacés, quand par bonheur ils le sont, qu'au prix d'extrêmes difficultés. Le résultat est que la section de l'humanisme est actuellement déserte, que deux autres sont sur le fil du rasoir et d'autres encore réduites à la portion congrue. La réalité d'aujourd'hui est celle-là et ne changera pas demain, quelles que soient les lamentations que nous pouvons élever sur le thème du « ce sont les ingénieurs qui assurent les missions de fond de l'IRHT, ils en sont le socle et en assurent la continuité » ; lamentations aussi récurrentes que dépourvues d'effet sur la création d'emplois supplémentaires de fonctionnaires de l'État, non par mauvaise volonté de ceux qui nous gouvernent, mais simplement par manque de moyens.

Dans ces conditions, direz-vous, pourquoi diable disposer d'une large centaine de postes de travail sur ce nouveau campus ? Eh bien parce que, en dépit de la tension sur les ressources humaines, qu'il faut considérer comme structurelle, l'IRHT a, et aura demain le rayonnement qui lui permet d'attirer des chercheurs dans le cadre de projets individuels ou collectifs qui peuvent durer quelques mois ou quelques années. Cela se voit aujourd'hui à tous les niveaux, depuis celui de l'étudiant Erasmus jusqu'aux projets ERC, en passant par l'accueil d'enseignants-chercheurs en délégation ou venant travailler à Paris durant quelque temps, de doctorants et de post-doctorants, d'initiatives soutenues par l'ANR, la ville de Paris, les régions, les labex, l'équipex, les fondations, les mécènes. Ce foisonnement nous fait, et nous fera vivre. À nous de le canaliser pour qu'il ne s'éparpille pas trop et puisse servir l'effort de longue durée. Il nous assure en tout cas toujours plus de contacts internationaux, selon une tradition qui fait que l'IRHT est mieux connu à l'extérieur des frontières que dans l'hexagone – une tradition qui fait par exemple que, demain, le stage de l'IRHT ira s'exporter au Canada, puis au Brésil.

Le changement majeur annoncé reste celui de la réunion des équipes en un même lieu. Pour la section grecque et de l'Orient chrétien, ce sera un déchirement, après des années passées à construire un environnement de recherche au Collège de France, dans une symbiose réussie avec les byzantinistes locaux. Il faudra veiller à maintenir le contact, ce pourquoi l'idée de laisser au Collège une collection de microfilms orientaux est une bonne chose. Mais pour nous tous à

Condorcet, le défi sera, je cite un message qui m'est parvenu récemment, « d'apprendre davantage ce que font les collègues dans des champs proches ; de s'aider mutuellement à prendre en compte l'évolution des méthodes de nos champs disciplinaires ; de mutualiser ce qui peut l'être, notamment en développant des outils qui servent à tous ».

La clé pour y arriver, je ne l'ai pas. Mais cela passe par la mise en avant de ce qui nous réunit, au-delà des différences entre les aires linguistiques : l'objet d'étude – le manuscrit, le premier livre imprimé – ; les textes et les images qui les accompagnent ; les savoirs développés pour les étudier, de l'histoire des bibliothèques à la musicologie, en passant par la lexicographie, ou à l'histoire des sciences qui est aujourd'hui au cœur du pôle Quadrivium. Le travail en section n'a pas de raison de ne pas continuer comme avant, pour autant que les sections ne soient pas réduites à un individu. En revanche, ce ne sont plus elles, peut-être, qui tiendront la tête de l'affiche.

Nous avons tous, aussi, un point commun qui transcende les aires linguistiques et les champs disciplinaires : c'est qu'aujourd'hui, et demain plus encore, rien ne se fait sans l'outil informatique. L'IRHT en fut le pionnier, souvenez-vous du *Médiéviste et l'ordinateur*. Il peut rester à la pointe de ce qui s'appelle désormais les humanités numériques, qui dépassent toujours plus le rôle de l'outil pour s'ériger en discipline à part entière : parce qu'elles requièrent des compétences que tous n'ont pas – mais que beaucoup auront dans un avenir proche – et parce qu'elles ouvrent des pistes méthodologiques et heuristiques que nous ne soupçonnons pas. Bien menées, elles suscitent la découverte. Or nous disposons et disposerons d'un « pôle numérique » certes réduit en nombre mais dont l'activité est formidable et qui réussit à gérer près d'une quinzaine de bases de données à la structure durable, dont certaines, parfois couronnées de prix prestigieux, sont assez mûres pour susciter l'agrégation de projets extérieurs sans qu'il soit besoin d'en créer de nouvelles dans leur champ de spécialité ; d'une Bibliothèque virtuelle des manuscrits médiévaux qui s'accroît tous les jours grâce aux campagnes de reproduction du service Images ; d'une plateforme d'édition de corpus, Telma ; d'un outil de catalogage en ligne (la digne suite du Guide pour l'élaboration d'une notice de manuscrit) qui ne demande qu'à être utilisé plus largement qu'il ne l'est aujourd'hui ; d'une technologie de reconnaissance automatique des écritures manuscrites médiévales ; d'un projet de création de pôle d'édition en XML-TEI ; de partenariats multiples qui nous permettent entre autres de bénéficier d'avancées toujours plus poussées en matière d'imagerie pour les documents de lecture difficile ou endommagés (avec le Centre de recherche sur la conservation des collections), ou encore de tester la faisabilité d'un instrument de reconnaissance automatique des filigranes (avec l'École des chartes et l'École normale supérieure) ; etc.

Tout cela ne part pas dans tous les sens. Car ce qui l'unifie est au premier chef le livre ou le document manuscrit, pour lequel le répertoire informatisé Medium, qui jusqu'il y a peu recensait les reproductions possédées par l'IRHT et uniquement celles-là est un outil essentiel, quotidiennement mis à jour. C'est sur la base de cette liste des établissements de conservation de par le monde, exhaustive ou presque, que nous pourrons faire converger les informations de toutes nos ressources mais aussi de celles des autres, en y intégrant peu à peu, comme nous le faisons, les cotes des manuscrits sur lesquels nous travaillons de près ou de loin et en renvoyant à partir de là aux bases de données et autres instruments en ligne, créés ou non par l'IRHT. Mieux encore : le projet qui, je l'espère, sera réalisé demain (à l'horizon 2022 ?) est celui d'affecter à chaque manuscrit un identifiant unique, ISMI (International Standard Manuscript Identifier), qui servira d'agrégateur de l'information sur la toile sans souffrir des ambiguïtés dues au libellé changeant des cotes et surtout à sa transcription souvent aléatoire dans la bibliographie. C'est un gros chantier, qui demande de construire une norme internationale, et pour cela de réunir un consensus international. Nous y travaillons, avec Biblissima et d'autres. Sans vouloir dramatiser l'enjeu, je suis enclin à penser que celui-ci est de l'ordre du vital pour l'IRHT. Car si nous réussissons à créer l'outil ad hoc – une sorte d'agence d'affectation d'ISMI sur la base d'un répertoire universel des cotes de manuscrits – ; et si à ce répertoire universel peuvent être rattachées les ressources en ligne, fournissant une clé d'entrée, par exemple, pour une *Bibliographie*

annuelle du Moyen Âge tardif électronique (eBAMAT, BAMAT 2.0 ?) ou pour l'incipitaire des manuscrits latins *In principio* aujourd'hui entre les mains d'un éditeur commercial : alors l'IRHT restera durablement dans la course.

« Dans la course » n'est pas une expression exagérée. Il faut en effet considérer que nous sommes, et serons, dans un environnement toujours plus concurrentiel. Nous ne pouvons pas être à la pointe dans tout le champ de l'innovation numérique ; dans bien des secteurs, arriver à le suivre est déjà un tour de force. Chaque laboratoire nouveau qui se crée dans une spécialité relevant de la compétence affichée de l'IRHT tend aussi à prendre des « parts de marché ». Le cas de l'humanisme en est l'exemple le plus frappant sur le territoire national. L'accessibilité des reproductions numériques des manuscrits, phénomène massif, a également pour effet de voir émerger divers centres dédiés aux « Manuscript Studies », comme à Hambourg ou à Oxford (Queen's College), ainsi que des portails toujours plus larges qui font courir le risque de devenir anonymes dans la masse. De ces initiatives naît une émulation, qui impose de travailler en réseau tout en évitant de tomber sous l'emprise d'un monopole.

Quelle que soit l'innovation numérique, les défis qui l'accompagnent et les avancées qui en sont attendues, l'IRHT ne sera pas pour autant adepte du numérique exclusif, non plus que d'un travail scientifique qui serait exclusivement mené sur la base de projets à court terme. Nous entendons bien continuer à publier des livres – sur papier ou disponibles sur les deux supports –, des éditions de textes de facture classique, de beaux et gros ouvrages durables à la maturation longue, comme le *Répertoire des astrolabes*, fruit de quarante années de labeur et dont la publication est à l'ordre du jour d'un avenir proche, comme le catalogue des manuscrits de Clairvaux ou celui de la librairie royale sous Charles V et Charles VI. Les uns et les autres doivent aussi pouvoir écrire une œuvre, et pour cela en prendre le temps, sans se laisser entièrement dévorer par l'alimentation des bases de données. Si l'IRHT naissait aujourd'hui, la tâche serait plus facile car, partant de rien, il entrerait de plain pied dans l'ère des nouvelles technologies sous l'œil bienveillant des décideurs. Mais l'IRHT a quatre-vingts ans et ne doit renoncer à rien, tout en faisant sienne la modernité et en contribuant à la créer.

Pour tout cela, l'IRHT n'est heureusement pas seul. Outre l'équipex Biblissima déjà cité, il pourra demain comme aujourd'hui s'appuyer sur le cercle de réflexion constitué des divers représentants du ministère de la Culture qui suivent de près notre activité. Le Service du livre et de la lecture soutient de manière indéfectible la mission nationale de reproduction des manuscrits des bibliothèques de France (hors BnF), au fil des changements technologiques. Il faudra encore plusieurs années pour couvrir l'ensemble du territoire, mais la chose est en bonne voie ; après Metz et après la Bourgogne, nous nous attaquerons très bientôt à Arras, pour deux années. Quant à la Bibliothèque nationale de France et aux Archives nationales, je crois pouvoir dire que rarement dans l'histoire de l'IRHT nos relations n'ont été aussi bonnes avec ces institutions, sur le plan humain comme sur le plan scientifique : juste retour aux sources, auprès d'établissements qui ont accueilli le laboratoire à ses débuts. C'est aussi de ces relations qu'est fait l'avenir de l'IRHT, dont la force est d'être l'un des rares laboratoires à servir de passerelle entre le monde de l'université, celui de la recherche fondamentale, les archives et les bibliothèques.

Je ne saurais terminer mon propos sans insister sur le fait que l'IRHT, demain, n'existera bien que par la conjonction des énergies de ceux qui y travaillent et de ceux qui le rejoindront. Les directeurs passent, puis s'en vont. La communauté des chercheurs, ingénieurs et techniciens leur survit et leur survivra longtemps. D'ici-là, rendez-vous le 4 mai 2018 pour la clôture de l'anniversaire, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

François BOUGARD
directeur de l'IRHT



